

RDN

Pierre Hassner

Préface du Général Benoît Durieux



Revue Défense Nationale

Mensuel - Février 2020



« Maître Yoda » : l'apport de Pierre Hassner à l'étude des relations internationales

Jean-Vincent Holeindre - Jean-Baptiste Jeangène Vilmer

Directeur scientifique de l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM). Professeur de science politique à l'Université Panthéon-Assas.

Directeur de l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM).

« J'ai consacré ma vie à l'étude des deux fléaux du totalitarisme et de la guerre, pour essayer de comprendre ce qui les rendait possibles et ce qui permettrait de les surmonter ⁽¹⁾. »

Dans l'hommage qu'il lui rend au moment de sa disparition, Jacques Rupnik, élève et ami de Pierre Hassner, considère ce dernier comme « le plus grand spécialiste des relations internationales de ce pays depuis Raymond Aron » ⁽²⁾. De fait, Hassner est assurément, sur les questions internationales et stratégiques, le penseur le plus marquant de sa génération et le plus écouté au-delà des frontières nationales. Quatre qualités peuvent expliquer l'importance de sa contribution : à la fois accessible et profond, il était aussi libre et inclassable.

Accessible, d'abord. Dévoreur de journaux, Pierre Hassner savait parler de l'actualité, mais en prenant de la hauteur, en se « consacrant avant tout à l'évolution des relations internationales, [car il a] toujours craint de commenter les événements à chaud, en manquant de place pour multiplier les hypothèses et les points d'interrogation ». Ayant « craint tout autant de donner à [s]es conclusions le caractère définitif que semble impliquer la forme achevée du livre » ⁽³⁾, il n'en a écrit aucun seul : ses ouvrages sont des recueils d'articles, des ouvrages collectifs qu'il a dirigés, et un ouvrage coécrit avec Justin Vaïsse. Extrêmement modeste, il considérait qu'il n'avait « pas d'œuvre » ⁽⁴⁾. Il est en réalité l'auteur d'une œuvre dense, constituée d'un très grand nombre d'articles ⁽⁵⁾ s'adressant à tous les lecteurs, des revues scientifiques (comme la *Revue française de science politique*) aux publications plus grand public (comme *Esprit*, *Le Débat*, *Commentaire* ou la *Revue Défense*

⁽¹⁾ Pierre Hassner, préface à Jean-Baptiste Jeangène Vilmer et Ryoa Chung (dir.) : *Éthique des relations internationales* ; PUF, 2013, p. viii.

⁽²⁾ Jacques Rupnik : « Pierre Hassner, l'Européen », *Le Monde*, 28 mai 2018.

⁽³⁾ Pierre Hassner : *La Revanche des passions* ; Fayard, 2015, p. 9.

⁽⁴⁾ La réponse qu'il nous a faite lorsqu'il y a quelques années nous avions le projet de faire un livre sur son œuvre.

⁽⁵⁾ Voir une partie de sa bibliographie (1961-2003) dans Anne-Marie Le Gloannec et Aleksander Smolar (dir.) : *Entre Kant et Kosovo. Études offertes à Pierre Hassner* ; Presses de Sciences Po, 2003, p. 547-560.

Nationale), en passant par l'anglais (*Survival, Ethics and International Affairs, Foreign Policy, International Affairs*), ainsi que des chapitres de livres en plusieurs langues. Cette inclination pour des formats intermédiaires, ni trop longs ni trop courts, publiés dans plusieurs langues, a contribué à diffuser son œuvre et à la rendre accessible au plus grand nombre. Outre ses participations dans les revues savantes, Pierre Hassner tenait à faire partager ses connaissances dans la presse généraliste, considérant que le rôle de l'intellectuel était aussi de s'engager dans l'espace public et de faire preuve de pédagogie au-delà du public des spécialistes.

Tout en s'adressant au plus grand nombre, il ne tombait jamais dans la simplification et faisait, au contraire, toujours preuve de subtilité et de profondeur. Il n'aimait pas les raccourcis faciles, les thèses-chocs qu'il trouvait simplistes comme « la fin de l'histoire » (Fukuyama) ou « le choc des civilisations » (Huntington), ainsi que les concepts politiquement corrects comme « communauté internationale », qui est « trompeur. Il y a des communautés nationales, sub- et transnationales, mais la communauté internationale est un leurre »⁽⁶⁾. De la même manière, il a très vite compris que son objet principal, la guerre, n'était pas un état clair et distinct, mais une réalité diffuse et graduelle : sans pour autant constater « la fin de la guerre »⁽⁷⁾, il observait que la distinction entre la guerre et la paix perdait « une grande partie de [son] sens »⁽⁸⁾, et utilisait volontiers le terme plus large de « violence » (son recueil *La Violence et la paix*, 1995).

Pierre Hassner était aussi un homme et un chercheur libres, en particulier sur le plan des disciplines universitaires. Son œuvre consiste en « des allers et retours entre la philosophie et la politique internationale, en [s]'arrêtant fort peu aux sciences sociales »⁽⁹⁾. Agrégé de philosophie, il a dirigé dix thèses de doctorat, toutes en science politique, soutenues entre 1988 et 2006 (dont celle de Bruno Tertrais), alors qu'il n'était pas lui-même docteur. Comme l'explique Jacques Rupnik, « l'originalité de l'apport de Pierre Hassner tient sans doute du bon usage de la philosophie politique dans l'étude des relations internationales »⁽¹⁰⁾. L'un des grands efforts d'Hassner fut ainsi de montrer la pertinence des classiques comme Kant, Rousseau ou Hegel dans l'analyse des événements contemporains. Il s'est également employé à développer une approche normative s'inscrivant dans la tradition de la guerre juste : « Nous ne vivons plus dans le monde moderne de Clausewitz, marqué par la coexistence entre États. Nous sommes revenus aux préoccupations médiévales de l'autorité légitime, de la juste cause, de la proportionnalité et de la discrimination⁽¹¹⁾. » Enfin, tout un pan de son œuvre contribue à

⁽⁶⁾ Pierre Hassner : « Pour une voie immédiate et collective, et la participation active d'États musulmans », *Le Monde*, 16 mars 2011.

⁽⁷⁾ Frédéric Gros : *États de violence. Essai sur la fin de la guerre* ; Gallimard, 2006.

⁽⁸⁾ Pierre Hassner et Roland Marchal (dir.) : *Guerres et sociétés. État et violence après la guerre froide* ; Karthala, 2003, p. 7.

⁽⁹⁾ Pierre Hassner, préface à Jean-Baptiste Jeangène Vilmer et Ryoa Chung (dir.) : *Éthique des relations internationales, op. cit.*, p. viii.

⁽¹⁰⁾ Jacques Rupnik : « Pierre Hassner, l'Européen », *op. cit.*

⁽¹¹⁾ Pierre Hassner : *La Terreur et l'empire. La violence et la paix*, II ; Paris, Seuil, 2003, p. 136.

l'étude du totalitarisme, dans la lignée des classiques de l'après-Seconde Guerre mondiale (Orwell, Arendt, Brzezinski et Friedrich, Aron).

La liberté d'esprit de Pierre Hassner se manifeste aussi sur le plan théorique : il ne s'intéressait que très peu à la théorie des relations internationales, qu'il trouvait volontiers trop « scolastique ». S'il fallait malgré tout le situer dans les grandes familles théoriques, on le trouverait tout à la fois réaliste, parce que tenant compte toujours des contraintes du politique, faisant preuve de lucidité ; libéral, parce qu'insistant sur l'importance des normes et des droits de l'homme en particulier, qui le poussaient souvent à se faire le porte-voix des oubliés, de ces hommes et femmes ordinaires frappés par les conséquences des conflits ou de la dictature, quitte à défendre des interventions humanitaires (ou, comme il préférerait les appeler, « contre l'inhumanité »)⁽¹²⁾ ; et même constructiviste, en s'interrogeant toujours sur « le rôle des idées dans les relations internationales »⁽¹³⁾ et « la géopolitique des passions »⁽¹⁴⁾, en prolongeant Aron : « “Ceux qui croient que les peuples suivront leurs intérêts plutôt que leurs passions n'ont rien compris au XX^e siècle.” Nous ajouterions : ni au XXI^e »⁽¹⁵⁾. » En somme, Hassner relèverait plutôt de ce que l'on appelle l'éclectisme analytique, qui emprunte des outils théoriques ici et là, sans se soucier de leur appartenance à des théories constituées, pour les appliquer à des questions concrètes.

Pour cette raison, il était inclassable, et c'est sans doute ce qui rend son œuvre éclairante dans un monde qui n'a jamais semblé aussi chaotique et déstructuré. Oscillant entre un pessimisme tragique et un optimisme kantien, il n'aimait pas les systèmes et d'une manière générale les certitudes (« Fin des certitudes, choc des identités : un siècle imprévisible », titrait-il en 1999)⁽¹⁶⁾. Au contraire de nombre de ses contemporains qui avaient pour ambition de construire des modèles, il excellait à les déconstruire, non par trop-plein de scepticisme ou de relativisme, mais par honnêteté et rigueur intellectuelles.

Cette approche éclectique explique aussi pourquoi, dans l'un de ses derniers entretiens, il avouait se sentir plus à l'aise, mais aussi plus inquiet, dans le monde chaotique de l'après 11-Septembre plutôt que dans celui de la guerre froide, dont les lignes de partage se dessinaient plus nettement qu'aujourd'hui⁽¹⁷⁾. Plus à l'aise, car le monde actuel « éclaté » ressemble à sa « manière de penser, faite de doutes, de questions, de désordre parfois »⁽¹⁸⁾. Plus inquiet aussi, car il lui semblait

⁽¹²⁾ Pierre Hassner : « Des dilemmes de l'action aux contradictions des institutions : les ambiguïtés de l'ordre », in Gilles Andréani et Pierre Hassner (dir.), *Justifier la guerre ? De l'humanitaire au contre-terrorisme* ; Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 339.

⁽¹³⁾ Pierre Hassner : « Le rôle des idées dans les relations internationales », *Politique étrangère*, 3-4/2000, p. 687-702.

⁽¹⁴⁾ Pierre Hassner : « La revanche des passions », *Commentaire*, n° 110, été 2005, p. 299.

⁽¹⁵⁾ Pierre Hassner : *La Revanche des passions*, op. cit., p. 14.

⁽¹⁶⁾ Pierre Hassner : « Fin des certitudes, choc des identités : un siècle imprévisible », in Thierry de Montbrial et Pierre Jacquet (dir.), *Ramses 2000. L'entrée dans le XXI^e siècle* ; Dunod, 1999.

⁽¹⁷⁾ « Qui gouverne le monde ? », entretien avec Pierre Hassner, *Sciences Humaines*, n° 266, janvier 2015, p. 2.

⁽¹⁸⁾ *Ibidem*.

plus difficile de négocier avec ces nouveaux acteurs non étatiques et idéologisés tels que *Daech*, là où la discussion entre les États, États-Unis et URSS au premier chef, n'avait jamais cessé durant la guerre froide. Chercheur rigoureux et commentateur engagé de l'actualité européenne et internationale, homme des passages et des traductions, entre Est et Ouest, Europe et États-Unis, « Kant et Kosovo »⁽¹⁹⁾, Pierre Hassner fut l'interprète inclassable d'un monde qui fut bipolaire avant d'être mondialisé, et probablement plus « anarchique ».

Hassner s'accommodait du désordre, celui de son bureau au Centre de recherches internationales (CERI), où s'entassaient pêle-mêle, y compris au sol, ouvrages, articles et notes diverses, et celui du monde : il a d'ailleurs beaucoup écrit sur le désordre mondial⁽²⁰⁾. De la même manière, il ne cachait pas ses doutes lorsqu'il dialoguait avec lui-même, à voix haute, faisant tout à la fois les questions et les réponses. Raymond Aron, qui considérait Hassner comme son élève le plus brillant⁽²¹⁾, avait très vite saisi cette pensée dialectique : il écrivait qu'Hassner « est à son meilleur quand il s'exprime en toute liberté, quand son monologue embrasse, à lui seul, ses arguments et les objections possibles de ses interlocuteurs »⁽²²⁾. Hassner, à son tour, considérait Aron comme « son maître à penser en relations internationales et en hygiène intellectuelle »⁽²³⁾. Ils avaient de nombreux points communs : tous deux normaliens de la rue d'Ulm et agrégés de philosophie, ils sont sortis des sentiers battus de la carrière universitaire et se sont confrontés au commentaire de l'histoire en train de se faire.

Par l'entremise d'Aron, Pierre Hassner avait rencontré Stanley Hoffmann, avec lequel il entretenait une amitié profonde, liée non seulement à une communauté d'objets d'étude, mais aussi et surtout à une communauté de vie et de destin. Les deux amis étaient nés en Europe centrale dans l'entre-deux-guerres et leur famille avait émigré en France. Si Hassner s'y était établi, Hoffmann avait finalement rejoint les États-Unis et l'université Harvard où il a fait toute sa carrière. Sa disparition en 2015 a beaucoup affecté Pierre. Les deux penseurs ont perpétué et renouvelé la perspective aronienne en relations internationales, et là réside également un apport majeur. Hassner savait critiquer Aron, dont il trouvait la pensée parfois trop systématique et stato-centrée, notamment dans *Paix et guerre entre les nations*. Il fut aussi en désaccord avec Aron au moment de Mai 68, prenant au sérieux les mouvements sociaux alors qu'Aron y voyait un danger pour les institutions démocratiques. Mais Pierre Hassner prolonge la pensée d'Aron bien plus qu'il ne s'y oppose, dans un contexte nouveau où « l'hétérogénéité est bien plus grande qu'il y a vingt-cinq ans et touche la nature même des acteurs : leur caractère

⁽¹⁹⁾ Anne-Marie Le Gloannec et Aleksander Smolar (dir.) : *Entre Kant et Kosovo*, op. cit.

⁽²⁰⁾ Voir notamment « Feu (sur) l'ordre international ? », *Esprit*, août/septembre 2014, p. 58-70.

⁽²¹⁾ Raymond Aron : *Mémoires* ; Robert Laffont, 2010, p. 452.

⁽²²⁾ *Ibidem*, p. 453.

⁽²³⁾ Cité par Gaïdz Minassian : « Pierre Hassner, grand spécialiste des relations internationales, est mort », *Le Monde*, 28 mai 2018.

étatique ou non étatique, national, subnational ou transnational (...). Les distinctions classiques entre grandes et petites puissances, entre public et privé, intérieur et extérieur, civil et militaire, ne disparaissent pas, mais sont de plus en plus brouillées »⁽²⁴⁾. Hassner était « très sensible à ce problème de brouillage général et à ce que cela implique »⁽²⁵⁾.

Enfin, si Pierre Hassner a fait des relations internationales son sujet de prédilection, c'est d'abord parce que sa vie en a subi les effets, avec le totalitarisme, la guerre puis l'exil. Son itinéraire, tout entier consacré à l'étude des régimes politiques, des idéologies et des affrontements armés, se confond avec les guerres mondiales du XX^e siècle et les conflits armés du XXI^e siècle dont il fut l'un des témoins et analystes les plus aiguisés. Sa pensée internationale, de ce point de vue, n'était pas seulement spéculative. Elle se voulait au plus proche des événements et des engagements concrets. Ainsi s'était-il engagé, à partir du conflit en ex-Yougoslavie, pour la cause des réfugiés, des populations déplacées, des accidentés de l'histoire, n'ayant sans doute jamais oublié sa propre expérience de l'exil. D'où également sa contribution à la sociologie du totalitarisme, par le bas, par l'étude des formes de résistance et de dissidence comme par la compréhension des modalités de l'oppression.

Dans ses textes, Hassner manifestait une conscience aigüe des contraintes de la décision politique, mais exprimait toujours une humanité profonde, qui ne cédait jamais au cynisme et intégrait toujours dans l'analyse la dimension morale, comme faisant partie intégrante d'une perspective politique plus large. La politique internationale, à ses yeux, ce n'était pas seulement les gouvernements, mais aussi les sociétés. Ce n'était pas seulement la guerre machiavélique, mais aussi la perspective kantienne de la paix. Ce n'était pas seulement la *Realpolitik*, mais aussi les passions, les valeurs, les idées et les normes.

Il n'a jamais cherché à faire carrière, pas davantage à faire école ou à bâtir une œuvre systématique, mais son exemple a suffi. Nous l'appelions parfois affectueusement « maître Yoda ». Comme le personnage de *Star Wars*, il était un modèle de sagesse et d'empathie. Il a formé en suivant ces valeurs plusieurs générations d'étudiants. Pour nous et beaucoup d'autres, il restera pour toujours une inspiration. ♦

⁽²⁴⁾ « Qui gouverne le monde ? », *op. cit.*

⁽²⁵⁾ Pierre Hassner : *La Revanche des passions*, *op. cit.*, p. 343.